

S'adresser au bureau du Journal
de 8 à 11 heures du matin (et
de 2 à 6 heures du soir)
d'administration
PIEDRAS 277 (premier étage)

UNION FRANÇAISE

PRETIT
JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON-DURAND

MONTEVIDEO--Dimanche 23 Octobre 1892

II Année Num. 481-329

Piqué au vif

Malgré l'épaisseur pachydermique du cuir qui les protège, les rhinocéros de la presse officielle se sont sentis piqués au vif, par cette assertion de l'un de nos confrères que «fin courant l'Etat devra à ses employés et à ses pensionnaires la bagatelle de cinq ou six mensuels».

La blessure a même été assez vive pour leur arracher un cri de dépit et une protestation rageuse.

«Cinq mois! allons donc! On les a dus, jadis, à l'époque de la plus grande prospérité du pays, en 1883, mais aujourd'hui on n'en doit que trois».

Comme il avait raison, cet ancien qui prétendait un jour que «la colère est mauvaise conseillère»!

Si elle n'est pas étonnée par un accès de rage, jamais la feuille officielle n'aurait donné un coup de corne aussi maladroite.

En attendant même qu'il y ait eu quelque exagération à parler de cinq mois d'arriéré, puis que l'on est payé en grande partie et puis que l'on a encore neuf jours d'existence devant soi, combien il est mieux valu se taire plutôt que de provoquer des réactions, des comparaisons et des commentaires!

Gambien il eût été plus sage surtout de ne point révéler à ceux qui attendent encore les subsides de juin «qu'il y a déjà beaucoup de piqués postérieurs»!

A dire vrai, l'arriéré ne surprendra personne. Il y a longtemps que l'Etat Oriental a guéri du mal de confiance ses créanciers et ses fonctionnaires. Le scandale des tours de faveur accordés aux courtisans, au détriment de la masse, dont on prolonge ainsi les angoisses, est notoire pour tous. N'importe! il faut bien quelque cynisme pour le déclarer ainsi ouvertement à la barbe inculte et au nez allongé des sacrifiés.

Surtout quand on ajoute aussitôt après que le Gouvernement ne peut pas faire plus qu'il ne fait.

Plus qu'il ne fait, pour qu'il porte la masse de ses serviteurs ou pour la masse de caniches qui peuplent chaque jour ses antichambres!

C'est là la vraie question, et la réponse, hélas! n'est pas douteuse.

On aurait tort de nier, en effet, que le Gouvernement fait le possible et même un peu l'impossible pour les courtisans de tout plumage qui se sont donné pour mission de l'exploiter.

Dans sa munificence pour eux, il ne se borne pas à leur verser le paiement régulier de leurs prébendes, il leur continue la jouissance intégrale de ces prébendes, et pour la leur conserver, il va jusqu'à se faire le complice de leurs calculs égoïstes, de leur ignominieux système d'ajournement; il leur sacrifie ce qui lui reste de popularité et d'estime dans l'opinion publique.

Où, certes, le gouvernement se comporte comme un bon père de famille pour ce petit nombre d'élus dont les roulements reconnaissent empêche, sans doute, les clameurs populaires d'arriver jusqu'à lui.

Qu'importe, en effet, semble-t-il, que la misère éloigne chaque jour des travailleurs utiles et que la faim torture les entrailles de la foule servile? Qu'importe que les plus honnêtes et les plus méritants en soient réduits à laisser le plus clair de leur salaire de leur pension au griffes de l'usure, pourvu que M. Tavorara et ses amis soient contents?

Ce qu'il faut avant tout, c'est contenter M. Tavorara, en lui conservant l'intégralité de sa pitance législative.

Ce qui l'importe sur tout, c'est que pas un souffle de contrariété ne vienne ternir les brillantes couleurs ou assombrir le front de cet aimable dépit, et de ceux qui savent, comme lui, au doigt, à l'œil, obéir aux volontés de l'Exécutif!

Il y a pourtant d'honnêtes gens qui se permettent de penser que le Gouvernement ferait mieux qu'il ne fait et qu'il ferait davantage aussi, si sa sollicitude paternelle prenait une autre direction.

Il en est même qui poussent l'illusion jusqu'à penser que l'arriéré dont il ne veut pas voir la proportion grandissante disparaîtrait tout à fait, si au lieu de gouverner pour une coterie qui l'entraîne aux abîmes, il se décidait à régir et à introduire dans le budget interne les économies rationnelles qui reserrent les possibilités.

Il y gagnerait, en outre, de voir renaitre, comme par enchantement, cette confiance qu'il semble obstinément entretenir pour tous les jours quand il s'abandonne aux fantaisies de timbres volants et quand il met sa main suspecte dans les affaires de la Banque Hypothécaire.

Quel revirement dans l'opinion! Quel changement dans l'attitude générale du peuple vis-à-vis du chef de l'Etat, si on le voyait mettre les Chambres en demeure, aujourd'hui ou même demain, de se débarrasser de ces Messieurs qu'il révoque, d'abord, et d'abolir enfin sans plus tarder la forme budgétaire qui peut seule empêcher une faillite imminente et la réforme électorale qui assurerait au pays dans les prochains scrutins généraux une représentation vraiment nationale!

Alors, oui, mais seulement alors, les avocats d'office du Gouvernement pourraient nous dire, sans provoquer des éclats de rire, que le Gouvernement «ne peut pas faire plus qu'il ne fait».

Et la gratitude publique serait si grande qu'on lui pardonnerait volontiers quelque retard dans ses paiements, ou qu'on ne lui refuserait plus le crédit qui lui permettrait de se mettre à jour.

Car, enfin, il faut bien le dire; si la confiance se dérobe, c'est qu'on n'a rien fait pour la mériter, ou qu'on n'a pas fait ce qu'il fallait faire. On a cru la capter par l'habileté, et être par l'honnêteté seulement qu'elle peut être séduite.

On assure, en effet, que la révolution de Santiago del Estero n'a pas dit son dernier mot, et qu'elle n'est même que la première étincelle d'un incendie qui ne tardera pas à s'étendre de province en province.

Absalon Rojas n'est pas le seul gouverneur, arrivé au pouvoir par l'intrigue et la fraude, ni le seul que menacent de trop légitimes répressions.

Pour être même cherché, on vainement, dans toute l'étendue de cette vaste République, un seul gouvernement provincial d'origine, à peu près honnête, un seul qui puisse se prévaloir sans taches de sang et de boue sur les mains.

On comprend dès lors quelle souffrance ce doit être, pour les patriotes éclairés et sincères, que de souffrir le joug ignominieux de provinces aussi méprisables qu'abhorrées.

Mais ceux-ci, de leur côté, en vertu d'une organisation qui date de l'époque de Juan José Cuello, et que Pellegrini n'est bien gardé d'altérer, ceux-ci disposent de forces de police et de bandes, militairement organisées, dont il n'est pas douteux qu'ils feront usage pour maintenir au pouvoir leur oligarchie et pour se défendre les uns les autres contre les tentatives des populations lassées de leur joug.

Il ne faut donc point s'étonner si on voit s'organiser une contre-révolution dans la province de Santiago et si à Buenos-Ayres, à Santa-Fé, au Rio Negro, en ce moment, des forces destinées à cette œuvre néfaste.

Les renseignements recueillis par des correspondants dignes de foi justifient ces prévisions.

On assure, en effet, qu'un vivier frétille dans le port de La Plata a emporté clandestinement plus de 200 hommes parfaitement équipés et armés, et que, débarqués à Rosario, ces forces se sont dirigées, par le Rio IV, quartier général des Rocas, sur Santiago.

La complétude du gouvernement de Santa-Fé serait, par suite, démontrée, et Caffarata, favorable à ce mouvement, n'hésiterait pas sans doute à l'appuyer d'une façon plus effective encore.

Le contingent ainsi formé, et renforcé encore de éléments dont Alejandro Rocas dispose dans le Rio IV, peut avoir raison facilement des révolutionnaires qui ont obligé don Absalon à se démettre, si le gouvernement national persiste dans la politique de non-intervention qu'on lui attribue et dont on assure que M. Saenz Peña a juré sur son chapelet de ne point se départir.

On ne saurait se dissimuler combien est grave la situation ainsi créée, et quels périls elle fait planer sur la République Argentine déjà si cruellement éprouvée.

Et pour comble de disgrâce, on n'a que trop de motifs de supposer que la main du général Rocas n'est pas étrangère aux mouvements qui se préparent.

Ceux qui le connaissent bien ne croient jamais qu'il soit homme à pardonner facilement l'impresario avec lequel on a cru pouvoir le jeter par dessus bord et sacrifier ses idées et ses créations. L'exemple de Juan José Cuello est un exemple trop profitable, à cet égard. Quelqu'un ignore-t-il, en effet, ce qu'il lui en a coûté pour avoir voulu s'affranchir de la tutelle de son beau frère?

Dans cette expectative, on interroge avec anxiété les colonnes du journal du général Rocas «La Tribuna», et nul ne peut se soustraire à de patriotiques appréhensions quand on y lit que «la guerre civile est imminente, par suite des événements de Santiago».

Un de nos confrères du matin, «El Siglo», a publié, d'autre part, hier, la dépêche suivante adressée de Rosario de Santa-Fé à «El Argentin» de Buenos-Ayres:

«Des passagers arrivés aujourd'hui racontent qu'hier soir, à la station du Retiro, des individus se sont embarqués pour Santa-Fé avec des valises remplies de cartouches.

«Ici j'ai constaté ce matin que ces individus étaient regus par le commissaire, Libro, Azcurrea et le commandant de la garde nationale Romualdo Vazquez.

«Après une courte conférence, on leur remet, et ils en prennent livraison, des paquets enveloppés dans de la toile d'emballage, et qui contenaient visiblement des armes.

«Il ne m'a pas été possible de savoir les noms de ces individus. Mais le fait est certain et le correspondant mobile de «La Nación», qui se rend à Santiago, en a été témoin comme moi.

«Le commandant Vazquez était hier à l'Hôtel de Londres. Il est arrivé très précipitamment en apprenant la révolution de Santiago.

«Les personnes que j'ai vues intervenir sont connues comme royalistes.

«Contrairement à la coutume il n'y avait pas de service de police à la station.

Ces nouvelles confirment nos hypothèses et nos craintes.

Les événements de Santiago doivent être considérés comme le prologue de quelque drame lugubre et sanglant.

La guerre civile et la dictature menacent une fois encore la République Argentine.

LUCIO.

Il servit tout chaud à ses hôtes l'encre qu'il avait, avec le diplomate prussien. Et le caractère des deux hommes, celui de l'héritier du grand massacreur corse et celui du cynique apologiste de la force se détachent avec une singulière vigueur dans la nudité des phrases sans appareil.

La mise en scène ne manque pas de piquant. C'est à qui luttera de sans-gêne dans l'attitude entre les deux interlocuteurs. A peine le prince est-il installé dans un fauteuil, que Bismarck prend alors une cigarette, l'enfonce sur son crâne en disant: «Faites comme moi, prince, vous allez vous enrhumer...» Et la conversation commence.

M. de Bismarck développe tranquillement plan: l'Allemagne s'unifiant, s'alliant à la France; ces deux nations rejetant la Russie dans ses steppes, ouvrant à la Hongrie la route de Constantinople, enlevant à l'Angleterre ses colonies, réduisant l'Espagne, l'Italie et les pays scandinaves au rôle de satellites. L'orateur conclut ainsi: «Je vous donne votre pensée. Vous dites: M. de Bismarck prend l'Allemagne, que nous donnons à l'Europe. Et alors il offre Genève, le Luxembourg, mais son interlocuteur fait la petite bouche, demande le Rhin.

«Non, ce n'est pas qu'il y tienne. Il n'est pas un Allemand, il est un Prussien, un Wende. Mais il n'est pas le maître. L'opinion s'y opposerait. Il faut donc chercher ailleurs.

«Voulez-vous la Belgique? Et l'autre de répondre: «On pourrait en causer. Mais l'Angleterre! L'Angleterre ne gâche pas le dépeçage de nationalités. Tout ce qu'elle pourrait mettre sur pied, ce serait cent mille hommes, cent cinquante mille au maximum. On les jetterait dans la Manche.

Le prince Napoléon est d'avis que tout cela peut faire l'objet de négociations sérieuses. Mais il demande s'il ne serait pas utile de jeter ces idées sur le papier, de faire un memorandum pour l'empereur? Bismarck se leva, prit une nouvelle pipe, la bourra, l'alluma, et regardant bien en face le prince: «Vous voudriez un traité secret avec des signatures? Eh bien, non!

«A quoi bon, d'ailleurs? Si le pacte n'est avantageux, je l'exécute sans qu'il soit écrit. Dans le cas contraire... Un geste acheva la phrase.

«Et comme son interlocuteur lui demanda pourquoi il n'a pas parlé aussi nettement à l'empereur? Votre Empereur! Mais c'est une femme. Je lui propose mille avantages. Il hésite, il parle de son amour pour la paix, de la justice, des droits des peuples... des naïvetés! Je lui dis: la paix, la justice, la justice, et il fait semblant de ne pas me comprendre. Je ne puis cependant pas lui dire que j'ai envie de coucher avec lui!

La conversation était terminée. Le prince Napoléon se leva en disant qu'il allait répéter l'entretien à l'empereur, et il ajouta: «Voulez-vous savoir en quels termes? Dites donc, Prince d'Alsace! Si M. de Bismarck nous propose une grande flouterie. Pouvons-nous l'empêcher et le mener chez le commissaire? Je crois que non. Eh bien alors, volons avec lui. Bismarck remit sa pipe sur la table partit d'un grand éclat de rire, et serra la main du prince Napoléon. Lui disant: «Vous me comprenez, vous?» M. de Villeneuve ajouta:

«Le Prince revint à Paris et conseilla à l'Empereur d'envahir la Belgique le jour où la Prusse déclarerait la guerre à l'Autriche, mais l'Amour de la paix, la justice, les droits des peuples, tout ce que Bismarck, dans sa nature de Wende, appelait des naïvetés. L'empereur tint dans l'esprit de Napoléon III.

Nous ne discuterons pas cette conclusion. Nous savons depuis longtemps que l'empire qui a fait la guerre de Crimée, la guerre d'Italie, l'expédition de Chine et celle du Mexique, se targuait d'être la paix.

Nous avons vu au Mexique comment il comprenait la justice et le droit des peuples, et ici même, sur le sol français, il avait montré au Deux-Décembre de quelle manière il les concevait. Mais ce ne sont point ces affirmations qu'il nous plaît de souligner dans le tableau qui vient d'être reproduit. Ce que nous voulons retenir, c'est l'attitude des deux camps se partageant cyniquement l'Europe, comme la bande des habits noirs ou des casquettes blanches se partagerait le butin qu'elle aurait dérobé par escalade ou par effraction. On a dit que les affaires, c'est l'argent des autres.

La politique, pour le diplomate sans scrupules, est l'héritier de la tradition napoléonienne, c'est les provinces des autres. Du moins, ils n'y mettaient pas de façon, et dignes, tous les deux, de se comprendre, ils appelaient les choses par leur nom. Le droit, la justice, des naïvetés; il n'y avait de vrai que le vol, la condition de notre pays employé et mené chez le commissaire. Il n'y a pas de volon, en effet, pour les larcins de peuples et les flouteries de frontières. Pourtant cela finit quelquefois par des saluts, voire par des querelles, et un jour viendra où la justice immanente aura raison de ces théoriciens féroces et souriants de la force.

LÉON MILLOT.

lui un bon quart d'heure; il est à noter que c'est le seul officier général présent aux fêtes qui ait bénéficié de cette faveur. Il y avait là, en somme, de la part du roi d'Italie, une sorte d'approbation tacite de la manifestation inattendue qui s'était produite dans la journée sur le passage des officiers français.

Tous ces incidents ont été relevés soigneusement par la presse locale, et le public y voit l'indication non pas d'un changement radical de la politique extérieure (cela est impossible en ce moment, et il est inutile d'en donner la raison), mais la manifestation d'une volonté réfléchie d'en finir avec les querelles internationales et le système de vexations périlleuses. Il est permis de penser que sur le petit croiseur allemand, dont le capitaine s'est disposé d'aller faire une visite de stricte étiquette à l'amiral français, on a dû se livrer à d'amères réflexions sur la versatilité des peuples et sur l'innanité morale des traités d'alliance.

Il n'est pas inutile non plus d'enregistrer un fait dont j'ai été témoin hier et que je dédie aux politiciens intrigués de France qui rêvent de doter l'Italie de la forme républicaine: Les sociétés mazziniennes et garibaldiennes, très nombreuses à Gênes, ont défilé devant le Palais royal, drapeau en tête, et protégées par la gendarmerie royale, et ce: bons républicains sur lesquels les radicaux de France comptent pour fonder la République latine, ont crié: «Vive le Roi! plus fort que les autres; c'est qu'il le Roi est à ce point populaire qu'il incarne la monarchie pour les uns et la république pour les autres.

Telle est la raison de l'union intime de toutes les classes autour du Roi: la différence est simplement dans la nature des cris, mais le fond est le même. Voilà ce que les radicaux feront bien de méditer; ils en seront quittes pour s'abstenir désormais de faire des calculs politiques basés sur le néant.

J'ai parlé incidemment du bal donné au *municipio* en l'honneur des souverains: cette fête mérite mieux qu'un paragraphe. Les Italiens sont des maîtres metteurs en scène; il y a bien de temps à autre un détail comique ou ridicule dans leurs conceptions, mais l'ensemble est merveilleusement ordonné.

Dans la solennité d'hier, on a trouvé moyen de grouper quatre mille invités, dont huit cents dames, sans que personne fut gênée, et comme le Palais municipal, quoique grand, n'avait pas une capacité suffisante pour une aussi grande affluence, on a déversé le trop plein des invités dans deux palais voisins qu'on avait joints au palais principal au moyen de passages vitrés éclairés à la lumière électrique.

L'escalier d'honneur du Palais central offrait un coup d'œil singulier: sur la première marche, deux dominos masqués inspectent les invités et vérifient les cartes d'entrée; en Italie, on n'aime pas être désagréable à visage découvert, et c'est à une mesure qui, paraît-il, date des Doges. Partout des fleurs et des lumières, les hommes chamarrés de décorations, les officiers étincelants de dorures. Il m'a semblé que les toilettes des dames retardaient généralement sur les moles parisiennes; on en est encore, en fait de robes, à l'année dernière. Mais en revanche, ce de belles patriciennes! Quelle démarche fière, saccadée, mythologique! Et ces yeux où traînent comme nonchalamment des reflets de l'admirable soleil de Ligurie!

Mais voici le Roi et la Reine précédés de deux hérauts d'armes avec leurs masses en or, des laquais de ville, portant des cierges, éclairaient les flancs du cortège.

Le reine Marguerite porte une toilette d'un goût exquis: surabondance, corsage largement décolleté, et laissant voir des épaules vraiment princières!

Le prince de Naples qui suit est moins bien à pied; le buste est long, les jambes trop courtes à la façon des Napoléons, mais la figure est gentiment souffrante. Le Roi salua beaucoup à droite et à gauche, et la polgote du main facile.

La quadrille d'honneur est charmant: personne ne fait la révérence comme la reine Marguerite: c'est à la fois très classique et très hardi. La princesse de Monaco, qui danse avec le prince de Naples, a du charme et de la désinvolture. L'amiral Rieuclier a été également admis au quadrille; il a servi de cavalier à la marquise Doris, dans les veines de laquelle coule le pur sang des doges.

De toutes parts, on choisit les officiers des marines étrangères, qui sont les héros de la fête et dansent avec entrain. L'œuvre ou parodie de la danse pour noter que les officiers du cavro hollandais se sont signalés en donnant seuls de tous leurs confrères—non dansant à leur bord où s'est rencontré la fleur de l'aristocratie gnoise.

Le couple royal se retire vers 1 h. 1/2, l'assisté d'une petite scène de famille qu'il me paraît amusant de rapporter ici. Au moment où le Roi est au bas de l'escalier, le vent souffle assez vigoureusement. Le prince de Naples s'approche de son père et veut lui faire passer un paletot; l'empereur refuse; le prince insiste; finalement, le souverain dit à son héritier en italien: «Mais laisse moi donc tranquille! Puis se tournant vers un sénateur qui regardait le tableau, le Roi ajoute en riant: «Quel tyran!»

Ce petit croquis que j'ai pris de visu est un des mille preuves qu'il m'a été donné d'avoir de la simplicité qui préside à tous les actes de la famille de Savoie, très ferrés sur l'étiquette, mais très «bon enfant» dans son expansion naturelle.

Aujourd'hui on a promis dans la ville une cavalcade représentée par Christophe Colomb retour d'Amérique: le rôle du grand navigateur était tenu par le prince Constantin, entouré de tous les grands noms de Gênes, tandis que le peuple avait été admis également à figurer dans le cortège; cet amalgame de nobles et d'ouvriers est très fréquent ici et ne manque pas d'allure.

Je veux consigner aussi dans mes notes quelques détails intéressants sur la présence à Gênes du prince de Monaco. Il paraît que ce souverain (car c'en est un) s'est brouillé avec M. Crispien parce qu'il n'avait jamais voulu venir à Rome du temps où le Bismarck italien pontifiait à la Consulta. M. Crispien avait même déclaré que le protectorat italien auquel le traité de Vienne de 1815 avait soumis la principauté de Monaco n'avait pas cessé d'exister et qu'il verrait à faire valoir à la première occasion les droits de l'Italie, sur cette petite ville. Mais l'an dernier, la duchesse d'Aoste est venue passer deux mois au palais du prince, et c'est là que s'est ébauchée la réconciliation.

tion entre la maison de Savoie et la famille Grimaldi. Cette réconciliation est maintenant un fait accompli; d'autant qu'il *signor Crispien* est rentré dans la coulisse. C'est égal, on ne se figure pas aisément le *Lepanto* ou le *Duilio* essayant ses canons sur les torresses ombraées de Monte-Carlo, même pour satisfaire les mouvements bilieux d'un homme d'Etat excentrique et capricieux.

G. P.

RONDEAU

En quête pour les naufragés
Vous balancez votre corsage
Suivant le rythme du tangage,
Et tous, français comme étrangers
Vidant leurs goussets allégés.

Tous, ils comprenaient le langage
De vos yeux, de plus chargés,
Quand vous alliez à pas légers,
En quête.

Parfois, comme un rose nuage,
Le sang vous montait au visage
Sous les regards des passagers,
Car vous recueilliez au passage
Pour vous-même un muet hommage,
En quête.

H. F.

SUR LE RIVAGE

Le soleil déclinait, le soir prompt à le suivre
Irrunissait l'horizon; sur la pierre d'un champ
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à
Vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux presteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et
Sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le
Gagne,
Faisait galement chanter sa flûte dans les bois.
Maintenant, riche et vieux, l'âme du passé
Solitaire,
D'une grande famille aieul laborieux,
Tandis que ses troupeaux reviennent de la
Plaine
Détaché de la terre, il contemplant les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence;
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.
Omment solennel les monts, la mer farouche,
Les vents, faisaient silence et cessaient leur
Clameur
Le vieillard regardait le soleil qui se couche;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

LES CHEMINS DE FER ET LA GUERRE

Mais par un patriotisme très sincère, personnellement, M. Locray Lockroy poussait, il y a quelques semaines, sinon un cri, du moins un gros soupir d'alarme, à propos de l'état dans lequel la guerre si elle venait à éclater, trouverait les chemins de fer français.

Voilà d'un homme qui, il y a trois ans à peine, était encore ministre et qui, par conséquent, tout le monde a le droit de croire au courant de ce qui se passe dans tous les services publics, cet article est fait pour ébranler la confiance de l'armée, affoler l'opinion publique et rendre à l'étranger l'audace impertinente qui se calmait depuis quelques temps... Je n'ai pas mission de répondre à M. Lockroy; mais je suis patriote autant que lui, j'appartiens à ce corps des chemins de fer appelé à jouer un rôle si important dans les luttes futures—je voudrais dire prochainement—et si je sors du rang, c'est que je suis à même de savoir la vérité.

Je considère comme mon devoir de bon Français de rassurer l'opinion sur les craintes qu'a pu faire naître le pessimisme de l'ancien ministre du commerce et de l'industrie, M. Lockroy dit, comme dans la période d'*Athalie*:

Je crains tout, cher Abner, et j'ai mille autres (craintes)

L'insuffisance du personnel, l'état de la voie, la quantité du matériel, la diversité des signaux, tout le chagrin et l'inquiétude. Les signaux surtout sont l'objet de sa préoccupation particulière. Il se demande ce qui arriverait si les signaux n'étaient pas partout identiques et si un conducteur de machine, transporté d'un réseau sur un autre, se trouvait troublé par ces confusions.

Il arriverait une étonnante catastrophe, à coup sûr.

Heureusement que cette crainte est chimérique et ne doit être attribuée, chez l'éminent député de Paris, qu'à un défaut de mémoire.

Il ne se rappelle pas que les signaux sont uniformisés sur tous les réseaux et que c'est en novembre 1883 alors qu'il était ministre, que le *Code des signaux* a été mis en vigueur.

Ce code règle la marche, les arrêts, les ralentissements des trains, détermine les couleurs des drapeaux et des feux à employer, la position des disques et des sémaphores, les mouvements des hommes chargés d'avertir les mécaniciens.

Sous ce rapport, aucune confusion n'est à redouter dans l'esprit des agents de service. Un détail, en particulier, le préoccupe: c'est un signal violet dont la couleur se distinguait à peine dans la nuit.

Ce signal vient en superposition des autres et a été imposé sur les lignes par le contrôle de l'Etat. Cette couleur violette, on peut indiquer, c'est vrai, à côté des nuances franches du rouge, du vert et du blanc, pouvait présenter quelques inconvénients en effet, mais on

Nouvelles de Buenos-Ayres

LA SITUATION S'AGGRAVE

SOMBRES PRÉSAGES

Les lettres et les dépêches reçues hier de Buenos-Ayres tendent à établir que la situation politique de l'Argentine est des plus précaires, et il est permis d'en tirer les plus sombres présages.

ITALIE

LES FÊTES DE GÈNES

V
GÈNES, 10 septembre.

Il me faut revenir sur la réception de l'amiral Rieuclier par le Roi, qui fait l'objet de toutes les conversations: généralement on trouve que l'envoyé extraordinaire de la France a été exagérément réservé dans le «speech» qu'il a prononcé avant de remettre au souverain la lettre de M. Carnot: c'est ainsi qu'il a parlé du Roi, mais a négligé de mentionner le peuple italien, tandis qu'au contraire Humbert a associé «son peuple» aux hommages de la France, et cette phrase prononcée par un prince aussi prudent que le fils de Victor Emmanuel, est un signe des temps qui n'a échappé à personne. On a remarqué également que le Roi a retenu l'amiral français qui, par discrétion, voulait se retirer au bout de dix minutes d'entretien, et qu'ensuite il a conduit dans les appartements de la reine où il a pu échanger assez longtemps avec la gracieuse souveraine.

Mais ce n'est pas tout; le soir, au bal municipal, alors que passait le Roi dans un salon, donnant le bras à la fille du baron Podesta, il a reconnu l'amiral, est retourné sur ses pas, après l'avoir devancé, et s'est entretenu avec

PROPOS DIPLOMATIQUES

C'est dans le déshabillé des mémoires—je ne parle pas de ceux du prince de Talleyrand—c'est dans l'intimité de l'histoire surprise en robe de chambre, au coin du feu, que le caractère des hommes politiques est saisi sur le vif, qu'apparaît leur physiognomie véritable, sans pose conventionnelle, ni retouche sur épreuve. Et parfois, il n'est pas besoin de volume, un simple article de journal, quelques allées d'interview, la sténographie, froide et sèche comme un procès-verbal, d'une conversation, nous donnent l'impression de la chose vécue, nous renseignent sur une conscience et sur un cerveau.

Il semble que l'article paru dans le «Figaro» d'hier, sous la signature du marquis de Villeneuve, ait ce caractère de vérité découpée à l'emporte-pièce, ce document recueilli par un auditeur sur le phonographe de sa mémoire, et qui, après vingt-cinq ans de silence, se réveille tout à coup, dévidé avec la précision d'un appareil les phrases entendues et les affirmations transcrites.

C'est en 1863, à la suite d'un dîner chez le prince Napoléon, que M. de Villeneuve écrit les notes qu'il publie hier. Le fils de Jérôme arrivait d'Allemagne, où Napoléon III l'avait envoyé pressentir le comte de Bis-



INSTITUTO ODONTOLÓGICO AMERICANO

DIRIGIDO POR LOS CIRUJANOS DENTISTAS
F. CASULLO Y H^{no}.

206—CALLE ANDES—206 ESQUINA 18 DE JULIO

Avisamos a nuestra clientela y al público en general que hemos establecido un Instituto Odontológico, único en su clase en Montevideo.

En este Instituto es en donde todos encontrarán las ventajas deseadas para obtener una buena dentadura sin molestia ni sacrificios.

1. A qui solo hacemos las extracciones, ORIFICACIONES Y EMPLOMADURAS sin el mas mínimo dolor, por medio de la máquina anestésica inofensiva que poseemos única en la América del Sur y hacemos toda clase de trabajos conocidos en el arte dentario sin exclusion, a satisfacción del mas exigente.

2. Los precios son al alcance de todas las clases.

3. Alquien lo fuera cómo pagar el trabajo al contado lo podrá hacer por mensualidades de uno o dos pesos o mas, segun lo acomode y plazas.

4. Luego que los pueden asegurar sus dientes por la suma de CINCUENTA cts. por mes, siempre que los suscritores de cada familia sean menos de cinco, siendo mas se hará una rebaja de un veinte por ciento a los que se les cuidará la dentadura haciéndoles toda clase de reparaciones que fueran necesarias, hasta colocarle la dentadura completa si hubiese necesidad, por lo tanto los asegurados tendrán derecho a que los Directores lo mantengan la dentadura en perfecto estado de conservación ya sean los dientes naturales o artificiales.

Pido a las familias que ocurran al Instituto y pidan datos, y se suscriba al menos uno de ellos y así podrán ver las innumerables ventajas que lo reporta el tener asegurada la dentadura en dicho Instituto.

HÔTEL FRANÇAIS

PANIER FLEURI

Plaza Independencia 47 (costado Sud) y calle Andes 199, 201 y 203

Este establecimiento se recomienda por su posición especialísima y el servicio esmerado que ofrecen a los viajeros en este hotel, lo que las compañías aéreas unidas a un afec-
rato y sobre todo a la economía. Restaurant a la carta. Salon especial para banquetes, piz-
salones amueblados para familias y hombres solos.

Grand Hôtel du Parc Giot A COLON

Tenu par M. Maupou, propriétaire de l'Hôtel de LA PAIX à Montevideo

M. Maupou a l'honneur d'informer les familles de Montevideo et sa nombreuse clientèle, qu'il a pris en location le Grand Hôtel du Parc Giot à Colon, lequel est ouvert au public depuis le 1^{er} Septembre.

Ce magnifique établissement, sans égal dans l'Amérique du Sud est parfaitement meublé avec les meubles venus pour l'Hôtel National, et assure aux familles un confort comme il n'y en a dans aucun autre.

Villa Colon est réputée comme une des localités les plus saines et les plus gaies des environs: vues pittoresques, avenues plantées d'arbres majestueux, tramway depuis la station jusqu'à l'hôtel; en un mot tout ce qui peut rendre la campagne agréable, unie à la proximité de Montevideo tout de cet établissement une spécialité dans la République.

Il y a des appartements complètement indépendants pour familles et nouveaux mariés et de grands salons pour banquets.

Le service est soigné et les prix réduits.

La réputation dont jouit l'Hôtel de la Paix de Montevideo est la meilleure garantie pour les personnes qui daigneront l'honneur de leur clientèle, assurées qu'elles seront d'être bien servies.

L'hôtel dispose de voitures et chevaux de selle.



AUX LIENS DES NATIONS

GRAN FABRICA DE BAULES Y ARTICULOS DE VIAJE

DE L. SORBET

El dueño de este establecimiento, teniendo en cuenta la intensidad de la crisis porque atravessamos, comunica a su numerosa clientela y al público en general, que ha rebajado los precios de todos los artículos, como son: baules, valijas (con y sin neceseres) y demas accesorios para viajes.

Como es del dominio público, los precios de esta casa nunca han admitido competencia y si el señor Sorbet hace nuevas rebajas, es que, como lo el que sabe conformarse con poca ganancia, cuenta recuperar en la cantidad de ventas lo que deja de ganar en cada una.

Estamos seguros de antemano que nadie podrá perder la ocasión de surtir de artículos necesarios cuando se pueden tener tan perfectos y en tan buenas condiciones.

100—CALLE RINCON—100

AMERICAN HOUSE

Colon 127 — MONTEVIDEO

Bellas chambres et excellente lits

Ouvrto jour et nuit

LODGING HOUSE

Excellent rooms and beds

Open door day and night

Excelentes piezas y camas

Abierta de dia y de noche

BUREAU DE PROTECTION AUX EMIGRANTS FRANÇAIS

ARAPEY 223

Demandes de travail ou d'emploi

MM. Emilio Julien, (Employé); Paradis, id

Lacampagne, Tailleur de Pierres; Bru, id

Gauthier, Employé; Blache, Peintre; Blan-

can, Employé de Commerce; Protot, Tisseur;

Soulayrac, Gaudin, Dessin-Lateur; Legros,

Verrin; Lopé, Chauffeur, Mme Anopé, Tail-

leuse.

PIERRE MAËL 23

MER SAUVAGE

Pourquoi les pensées du jeune officier s'élevaient-elles brusquement assombries? Il n'aurait su le dire. Les causes de ce chagrin momentané étaient aussi diverses que complexes.

Qu'il aimât cette jeune fille, certes, rien n'était plus naturel. Tout le monde pouvait, tout le monde devait même l'aimer comme lui. Il est si facile de s'éprendre d'une femme jeune, belle, pourvue de tous les agréments de l'esprit, surtout lorsque, si l'on en croyait la voix publique, ces agréments de l'esprit se joignent aux plus nobles vertus. Mais de ce qu'il aimait Armelle, il n'en résultait point qu'Armelle l'aimât. Pourquoi, d'ailleurs, l'aurait-elle aimé?

Elle ne l'avait vu qu'un instant, car qu'est-ce qu'un jour passé auprès d'une femme lorsque rien, au cours de cette journée, n'intervient pour marquer le passage d'un homme pour en graver la trace dans la mémoire de cel-

le femme? Or, tel était le cas d'Elmo Le Cléoh. La chance ne lui avait pas offert la moindre occasion de briller aux yeux d'Armelle, de se montrer à elle sous ces aspects chevaleresques que les jeunes filles en général — et celle-ci tout particulièrement — en avait le caractère.

Mais à quoi lui pouvaient servir de semblables méditations?

Avait-il seulement une chance d'être agréé par la belle jeune fille?

Il fallait retourner sur lui-même, et l'obstacle seul se montrait à ses yeux.

Il était fils d'un pilote, et M^{lle} Guéneau était la nièce d'un capitaine de frégate. Sans doute, il avait par lui-même amoindri les distances, puisqu'il faisait partie de ce corps glorieux de la marine, qui est une aristocratie, puisqu'il était sur les premiers degrés de l'échelle dont le capitaine de frégate Desnoëls occupait le milieu, puisque rien ne s'opposait à ce qu'il montât plus haut, et dépassât même celui-ci, surtout en considérant que Robert Desnoëls avait volontairement interrompu sa carrière.

Et, toutefois, cela n'équilibrerait pas l'énorme différence des positions.

Armelle Guéneau, comme son oncle appar-

UNION FRANÇAISE

Chapeaux et nouveautés

Pour dames et enfants

RUE SAN JOSÉ 100A E7 100B

(Entre Convención et Arapey)

Cette importante maison reçoit toutes les fournitures pour modes; telles que: modèles de formes, plumes, rubans, velours, dentelles, fleurs, tulles et tout ce qui concerne la confec-
tion des chapeaux.

SPECIALITÉ POUR DAMES.

Atelier parisen pour la fabrication des cha-
peaux de paille et de feutres, autres fantaisies.

On fait également sur commande. Répara-
tions en tout genre.

Teinture de plumes et de chapeaux

J. S. GONTHARET ET C^{ie}.

RUE SAN JOSÉ 100 A et 100 B

Alonso (Manuel R.) ESCRIBANO PUBLICO. — Calle 18 de Julio n. 72 (altos).

Dr. Juan Hiriart méd'co-Ciruján y Partero, Con-
vención, 285. Consultas de 1 a 3 p. m.

LEGATION DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE

Liste des personnes de nationalité ou d'origine française qui auront intérêt à recevoir ou à fournir des renseignements à la Légation.

17 Octobre 1892.

Antignac Joseph; Bédouret (Mme veuve Pier-
re); Bazziconi Aristide; Bertellé Louis (époux);

Blondin François; Barragat Bernard; Blaho-
pulos Cerasimo; Gilvo-Sanchez Michel; Casa-

davant Jean (époux) Cantonnet Jean; Coat Pier-
re; Duguet Emile; Dibasion Jean; Espinasse

Georges; Fournier Mme E.; Fouet Jean; Faucher
François; Fraude II; Lafoux Louis; Leparro

Philippe; Maisonneuve (le); Mareschal François;
Michaut Arsène; Mouchez Hélène; Pageneaud

Hélène; Marie; Piboul Mme veuve Jean;
Pascal Oswald; Prud Auguste François; Rous-

se Pierre; Rodkovec; Sassoubis Jean-Baptiste;
Solis Louis époux; Thieclit Jacques; Theulé

Mme A.; Varone (le).

Sarments et Vignes

D'HARRIAGUE

Garantis frais et en bon état, échantillon à l'Agence.

CALLE CERRITO 84—PRIX MODÉRÉS

VINS D'HARRIAGUE

L'analyse faite par deux chimistes est à disposition et à la vue de tous à l'Agence.

vins, et est garantie par les agents.

A. LERMITTE et fils

84B CALLE CERRITO 84

F. L. LEBET

MEDAILLE D'OR

PARIS 1867

DIPLOME D'HONNEUR

Zurich 1883

Plusieurs heures d'attente

Atelier de réparations en horlogerie. Montre ordinaires et des plus compliquées. Bijouterie et petit mécanisme.

TRAVAUX GARANTIS

257—RUE GENERAL LINIERS—257

Entre la Plaza Independencia et la rue Reconquista

G. WORMS

CHIRURGIEN DENTISTE FRANÇAIS

OPÉRATIONS SANS DOULEUR

EXTRACTIFS, AURIFICATIONS, ONTO-

RATIONS

Pose de dents artificielles par tous systèmes

Consultations de 9 h. du matin à 5 h. du soir

25 DE MAYO 402

Entre Juncal et Ciudadela

SAPOLIO, SAPOLIO

Tel est le nom d'une composition précieuse pour nettoyer les marbres, les parquets, les ustensiles de cuisine, portes et tous les métaux.

Se vend à bas prix en gros et au détail au

Gran Bazar Esclapodetico

CALLE MERCEDES ESQUINA FLORIDA

Il y a une des plus vieilles familles du Morbi-

han, de ces familles auxquelles les traditions d'honneur, la continuité d'une éducation su-

périeure, d'habitudes du monde, de relations et d'alliances distinguées, ont fini par donner

des quartiers d'ancienneté respectée, bien pré-

férables aux blasons de fraîche date de tant de

parvenus. Il y avait des noms nobles, très no-

bles même, dans la parenté des Guéneau et des

Desnoëls. Il n'était même pas très sûr que les

Guéneau, de Questembert, ne fussent pas les

descendants directs de Guénael Hélo-Guéneau

Binarde, sire de Kertucet et de Pœvins, qui

fut lieutenant de Du Quesclin et fut armé che-

valier de la malin du Connétable pour avoir, le

premier, planté le fanion écarlate d'hermine et

d'azur fleurdelisé sur la grosse tour de Suelno,

enlevée aux Anglais.

Celui était très sûr, c'était que l'arrière-

grand-père d'Armelle? Hélo Guéneau Binarde,

d'Ambon, avait commandé une corvette au

combat d'Ouessant, puisqu'il s'était fait tuer,

à la tête d'une compagnie de paysans soulevés,

à Saint-Jacques, au moment où Tinténias dé-

barquait à Suelno et Sombreuil à Quibéron;

que son grand-père était lieutenant de vais-

Blanche Poisson Blancan

PROFESSEUR DE SOLFÈGE, PIANO ET FRANÇAIS

RUE PIEDRAS 505 (2^e étage)

Leçons à domicile et chez elle.

TRAVAUX DE COMPTABILITÉ

DE TOUTE NATURE

Ouverture de livres, rectifications d'écritures, balances, bilans, recherches et information

diverses. S'adresser rue Durazo 131.

SECTION MARITIME

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.

Messageries Maritimes

Le paquebot français

EQUATEUR

Partira le 25 Octobre à 4 heures du soir pour

Bordeaux touchant à Rio Janeiro, Bahia, Per-

nambuco, Dakar et Lisbonne.

Le piquebot français

BRESIL

Partira le 6 Novembre à 3 heures du soir

pour Bordeaux touchant à Rio Janeiro, Dakar

et Lisbonne.

Pour plus amples informations et pour trait-

er du fret des marchandises s'adresser à l'Agen-

ce, rue Zabala 78.

L'Agent, B. GIRARD.

Mensajerías Fluviales del Plata

ITINERARIO DEL VAPOR NACIONAL

MONTEVIDEO

Salto todos los viernes para Buenos Aires Pa-

mirá, Fray-Bentos, Gualeguaychú, Uruguay

Paysandú, Villa Colon, Guaviyú, Concordia.

Llega del Salto y escalas todos los jueves.

Admite pasajeros, cargas encomiendas y di-

nero a flete para dichos puntos.

Vapor Nacional

LIBERAL

Capitán: Pintos.

Salto todos los martes para Salto esca a to

cando en Colonia.

Ernesto Julia,

Calle Piedras, núm. 173.

CHARGEURS REUNIS

COMPAGNIE FRANÇAISE

DE NAVIGATION A VAPEUR

Le vapeur français

PORTEÑA

Capitaine: ROUT

Partira le 29 Octobre pour Dunkerque et

Havre.

Le vapeur français:

PAMPA

Capitaine LE BOURCHIS

Partira le 29 Novembre pour Du

kerque et Havre.

Prix des Places

1^{re} classe Fr: 750. 3^{me} distincte 350—3^{me} 150

Pour plus de renseignements sur les passa-

ges et les frets s'adresser à l'Agent.

P. TALHOUARNE

201-Iltuo Piedras, altos.

Téléphone «La Cooperativa» num. 172.

P. S. N. C.

COMPAGNIE DU PACIFIQUE

Ligne bi-mensuelle de vapeurs

ENTRE

Liverpool, Rio de la Plata et Valparaiso.

Desservie par les magnifiques vapeurs suivants

Aconagua 4112 tons. Lusitania 3877

Avonania 3577 " Liguria 4622

Britannia 4172 " Magellan 2856

Galicia 3829 " Potosi 4276

Iberia 4702 " Patagonia 2865

Sorata 4059 tons.

Le rapide vapeur anglais

SORATA

Capital: C. ADEY.

Partira le 3 Novembre 1892

Pour Rio Janeiro, Lisbonne, Vigo, Bor-

deaux, Plymouth et Liverpool.

Grand rabais au tarif de

Passages

PASAJES A VIGO: 30 PESOS

8 A NSFRAS DE QUARANTAI

sera servi gratuitement du vin aux

savers DE TOUTES LES CLASSES A BOI

TOUS les vapeurs de la compagnie.

Pour plus de détails s'adresser à:

Wilson, Sons & C^o Limited

AGENTS A

MONTEVIDEO | BUENOS AIRES

RUE SOLIS 55 | RUE RECONQUISTA 2

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Per-

nambuco et Saint Vincen